

RECHERCHE EN PSYCHOSOMATIQUE

*Affect
et
pathologie*

Sami-Ali
François Marty
Albert Danan
Sylvie Cady
Lidia Tarantini
Daniel Sibony
Michèle Chahbazian
Leila Al-Husseini
Martine Derzelle
Nayla Karroum
Jérôme Englebert



**RECHERCHE EN
PSYCHOSOMATIQUE**

Affect et pathologie

Vj k' r ci g' l p v g p v k p c m f ' i g h v' d i r p m

RECHERCHE EN
PSYCHOSOMATIQUE

**Affect et
pathologie**

Sami-Ali
François Marty
Albert Danan
Sylvie Cady
Lidia Tarantini
Daniel Sibony
Michèle Chahbazian
Leila Al-Husseini
Martine Derzelle
Nayla Karroum
Jérôme Englebert



edp sciences

Centre International de Psychosomatique
Collection *Recherche en psychosomatique*
dirigée par Sylvie Cady

Dans la même collection

Le cancer – novembre 2000

La dépression – février 2001

La dermatologie – mars 2001

La clinique de l'impasse – octobre 2002

Identité et psychosomatique – octobre 2003

Rythme et pathologie organique – février 2004

Psychosomatique : nouvelles perspectives – avril 2004

Médecine et psychosomatique – septembre 2005

Le lien psychosomatique. De l'affect au rythme corporel – février 2007

Soigner l'enfant psychosomatique – février 2008

Affect refoulé, affect libéré – mars 2008

Entre l'âme et le corps, les pathologies humaines – octobre 2008

Handicap, traumatisme et impasse – janvier 2009

Soigner l'allergie en psychosomatique – octobre 2009

Entre l'âme et le corps, douleur et maladie – août 2011

Psychosomatique de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte – janvier 2012

La psychomotricité relationnelle – mars 2012

Psychosomatique et maladie d'Alzheimer – juin 2012

Sexologie et psychosomatique relationnelle - mars 2013

Cancer et psychosomatique relationnelle – juin 2013

Éditions EDK/Groupe EDP Sciences

25, rue Daviel

75013 Paris, France

Tél. : 01 58 10 19 05

Fax : 01 43 29 32 62

edk@edk.fr

www.edk.fr

© Éditions EDK, 2013

ISBN : 978-2-7598-1140-3

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage – loi du 11 mars 1957 – sans autorisation de l'éditeur ou du Centre Français d'Exploitation du Droit de Copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

Introduction

Affect et pathologie

Professeur M. Sami-Ali

Toute psychothérapie, qui touche à l'âme et au corps et qui se veut novatrice, doit entraîner une autre vision de la thérapeutique.

Cet ouvrage entend montrer qu'à partir de la relation donnée, il est possible de *créer* des méthodes psychothérapeutiques nouvelles pour prendre soin des personnes présentant une pathologie psychosomatique à un moment crucial de leur vie affective. Psychothérapies qui ne s'avèrent efficaces que parce qu'elles constituent avant tout des moyens de faire des découvertes, dans le sens de la connaissance affective de l'autre. Disons-le clairement il ne s'agit pas ici d'appliquer une méthode, au risque de s'enfermer dans la redondance, mais plutôt de créer pour chacun, selon ce qu'il fait, ce qu'il est, apporte librement sa contribution. Et il est important que tout cela aboutisse à un ensemble où peuvent se reconnaître l'unité et la diversité d'une seule et même situation relationnelle et affective.

Si, d'un bout à l'autre de ces travaux, l'affect et la pathologie psychosomatique constituent le fil conducteur de toute visée thérapeutique, il y a là comme une manière de restituer à la relation affective et à la conscience onirique une place qui doit lui revenir, mais que ne cesse d'occulter une adaptation s'effectuant à l'intérieur d'un contexte socioculturel marqué par le banal.

Vj k' r ci g' l p v g p v k p c m f ' i g h v ' d i r p m

Agir à l'adolescence, une autre façon de penser les émotions ?

Affect, émotion et pathologie à l'adolescence

François Marty

Parler des émotions à l'adolescence, c'est parler de ce qui se manifeste, motive et émeut (met en mouvement) l'adolescent qui accoste aux rivages de la puberté. L'émotion est aussi en elle-même un mouvement : parler de ce qui bouleverse l'adolescent de l'intérieur amène à évoquer ses conduites, ce qui le pousse à agir, mais aussi à penser, pour tenter de se dégager de l'emprise qu'exerce sur lui la force de ses pulsions. Parler de l'adolescence et de ses émotions, c'est assurément envisager les rapports que l'adolescent entretient avec son corps changeant et avec celui de l'autre. Davantage encore qu'un lieu pour ressentir ce qui affecte l'enfant devenant pubère, l'adolescence est un véritable processus dont le travail consiste à nommer, contenir et finalement donner sens à tous ces éprouvés. C'est pourquoi la violence des émotions ressenties (amour, haine, ennui, colère, peur, tristesse, honte, culpabilité, stupeur...) témoigne de la violence des transformations subies par l'adolescent, elles sont comme autant de signes de la profondeur de la métamorphose pubertaire, elles témoignent de l'intensité de sa sensibilité. C'est lorsque l'adolescent est coupé de ses émotions et de son monde interne que survient la pathologie. C'est à ce moment-là qu'il peut être

amené à agir, à passer à l'acte, pour tenter de lutter contre ce qui le menace du dedans.

Le terme de « passage à l'acte » renvoie à l'idée selon laquelle le sujet qui agit ainsi passerait d'un état à un autre, en l'occurrence de la parole à l'action. Cette façon de rendre compte de l'observation oppose l'agir et la pensée, comme deux registres étrangers l'un à l'autre. Peut-être conviendrait-il de s'interroger sur cette différence pour envisager cette clinique de l'acte autrement : l'agir, comme la parole, pourrait être pensé comme un moyen auquel il est fait appel pour tenter de symboliser les émotions, voire d'élaborer des traumatismes insuffisamment travaillés psychiquement.

La place de l'émotion, entre corps et histoire

L'agir ne s'opposerait pas à la pensée, mais s'originerait dans des sensations, voire des émotions, insuffisamment intériorisées. L'émotion pourrait être définie comme une expérience subjective se situant entre le perceptif et l'élaboratif, entre l'affect et la représentation. De ce point de vue, on peut envisager l'agir adolescent comme une émotion qui cherche à se nommer, à se représenter, qui cherche à faire sens. Le corps est un lieu d'anticipation et d'expérimentation de la vie émotionnelle¹, les mouvements corporels étant des façons d'explorer le champ des émotions. La gestuelle, les attitudes corporelles sont des mises en situations, voire des mises en acte, dans l'espace et le temps, nécessaires à la gestion de la sensibilité.

Le corps est le théâtre de l'âme, il met en scène ses mouvements intimes, y compris dans le rêve. Le sens des situations se découvre par le mouvement, aussi imperceptible soit-il, parfois². De ce point de vue, la mémoire est avant tout mémoire du corps, elle est évolutive et non statique. Elle lie souvenirs et émotions et contribue à créer un univers temporel où affects, souvenirs et fan-

1. Dans son ouvrage, A.R., Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995, l'auteur développe l'idée selon laquelle la capacité de ressentir ou d'exprimer des émotions nous aide à prendre certaines décisions et à programmer nos actions.

2. Par rapport à ce sujet, on peut se référer à A. Berthoz, *Le sens du mouvement*, Paris, 1997.

tasmes se mêlent. La mémoire est affective. L'acte est peut-être, vu sous cet angle, une émotion qui ne se pense pas, qui ne s'inscrit pas dans cette mémoire affective, mais qui n'en constituerait pas moins une tentative du sujet pour qu'elle fasse sens.

Prenons l'exemple du cas Emma, cas princeps commenté par Freud comme illustrant sa première théorie du traumatisme et de l'hystérie : l'émotion qu'elle ressent est la peur d'entrer seule dans une boutique. Cette peur obsédante, qui fait symptôme, reste incompréhensible si on ne la relie pas à d'autres éléments, dont leur association fait traumatisme. Ce dont Emma se souvient après sa puberté donne un sens sexuel à une émotion vécue dans l'enfance, émotion liée à un attentat sexuel dont elle avait été victime – occasionnant confusément chez elle plaisir et déplaisir confondus. Le sens sexuel de l'événement n'apparaît clairement qu'après-coup, après le travail psychique du processus d'adolescence (génitalisation du corps et réécriture du sexuel infantile). Ce sont elles (génitalisation et réécriture) qui permettent à Emma d'éprouver (dans son corps) et de qualifier (par cette réécriture) ces émotions. Le traumatisme par séduction ne se dévoile à ses propres yeux qu'au moment où le sens sexuel de cette scène est perceptible par elle, lui révélant du même coup le plaisir associé à l'attentat dont elle a été victime. Freud reviendra sur cette notion de traumatisme vécu par l'enfant et interprété par l'adolescent pour lui préférer une autre théorie qui remplace le traumatisme réel par le fantasme. Finalement, pour Freud, ce qui est traumatique, c'est le sexuel.

Le corps occupe dans l'histoire d'Emma une place centrale au niveau de la scène traumatique de l'enfance et de celle de l'adolescence. L'émotion éprouvée par Emma implique le corps d'enfance (être touchée par l'épicier, mais aussi éprouver du plaisir), comme le corps génital (être vue par de jeunes hommes riant qui lui rappellent le déplaisir lié au souvenir de la scène de l'enfance, mais aussi l'éprouvé de plaisir, vécu dans l'attirance sexuelle pour l'un des jeunes vendeurs). L'émotion n'est perçue que dans la mesure où le corps sert de mémoire de l'événement et qu'il a subi une mutation suffisante pour rendre intelligible la scène, ou du moins pour lui donner son sens sexuel. La scène devient traumatique par le rapprochement de deux événements éloignés l'un de l'autre dans le temps, séparés par le seuil pubertaire. L'émotion prend corps et le sens se dessine en lien avec l'histoire, entendue ici comme l'histoire du sexuel en soi.

L'émotion est ce qui, du point de vue de l'étymologie, met en mouvement³. Cette mise en mouvement est celle du corps, ici génital, qui donne à Emma la trame sensible et sensuelle d'une histoire que l'analyse lui dévoile. Dans son cas, l'angoisse (liée au souvenir du plaisir et déplaisir confondus) s'est transformée en phobie hystérique. Le contexte du symptôme est celui de la sexualité ; l'histoire, une répétition, par souvenir interposé, d'un plaisir éprouvé mêlé à du déplaisir et de la culpabilité. Emma est émue d'être objet du désir d'un autre/pour un autre, cette scène suscitant en elle plaisir et déplaisir. L'émotion lui dévoile la trame du désir dont elle est objet et sujet à la fois. Emma prend la fuite devant son propre désir et le souvenir de la scène chez l'épicier et développe une conduite pathologique de type phobique devant le risque d'une répétition de la scène, en évitant la rencontre avec l'objet phobogène qui se trouve être devenu (depuis l'enfance) un objet génital. Mais l'angoisse peut prendre parfois d'autres tours, s'exprimer selon des scénarios différents et se traduire selon d'autres modalités.

La violence, expression de l'angoisse

En effet, l'angoisse est traitée différemment selon la structure psychologique du sujet. Les névrosés déplacent l'angoisse sur le corps par conversion, comme chez l'hystérique, sur les objets (personnes ou situations) chez les phobiques, sur les pensées chez les obsessionnels. Les psychotiques clivent et dénie la part de réalité traumatogène, source d'angoisse qu'ils tentent ainsi de maîtriser en cherchant à transformer la réalité externe, alors que dans la névrose, il s'agit d'une tentative de transformation de la réalité interne⁴. Chez les adolescents dont la structure de personnalité repose sur

3. Émotion vient du latin populaire « *exmovere* » et du latin classique « *emovere* », qui signifie « mettre en mouvement », in Bloch O., von Wartburg W., *Dictionnaire étymologique de la langue française*, Paris, PUF, 1986, p. 219.

4. Sur cette question on peut se référer au texte de S. Freud, 1924, La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978, pp. 299-303 et celui de S. Ferenczi, 1913, Le développement du sens de réalité et ses stades, in *Œuvres Complètes*, Paris, Payot, 1978, tome II, pp. 51-65.

des bases narcissiques fragiles⁵, le traitement de l'angoisse peut se faire par le recours à l'agir. L'angoisse d'être manipulé, que l'adolescent éprouve à l'occasion de l'avènement de la puberté, contribue à développer sa fragilité narcissique. Qu'il traverse ce sentiment en l'éprouvant *a minima*, et en tentant de contenir l'angoisse qu'il génère par des conduites de réassurance (comme, classiquement, le recours au miroir – stations nombreuses et parfois longues face à la glace), ou bien qu'il éprouve ce sentiment avec une telle intensité qu'il développe pour s'en protéger une problématique hypochondriaque ou paranoïaque, tout adolescent est confronté, d'une façon ou d'une autre, à une relation d'emprise, voire au syndrome d'influence. L'adolescent doit se défendre violemment contre l'emprise de l'objet dont il se sent la victime désignée, comme s'il cherchait ainsi à se dégager de cette relation « négative ». Il lutte contre le sentiment d'être manipulé par l'autre, comme il sent son propre corps manipulé par la puberté. C'est la prégnance de ce sentiment qui rappelle dans son attitude celle des sujets qui se trouvent soumis au syndrome d'influence. Dans cette pathologie, les idées ou pensées semblent répétées en écho ou devancées, les actes commandés. Le malade éprouve de violentes impressions d'emprise, d'envoûtement, comme si ça parlait à l'intérieur de lui, dans son ventre, dans sa gorge. « Le sujet se sent pour ainsi dire tout à la fois dédoublé et doublé par un Autre qui redouble par son action extérieure (influence) et son action intérieure (possession) le pouvoir qu'il exerce sur sa chose, cette chose qu'est devenu le sujet en devenant l'objet de cette contrainte ou de cet asservissement »⁶. Ces idées délirantes procèdent de mécanismes projectifs par lesquels le sujet se libère d'affects douloureux en les projetant sur l'autre. Dès lors, ils deviennent les affects de l'autre. Si ce syndrome n'apparaît que dans des cas pathologiques rares à l'adolescence, le schéma qui organise ce sentiment (être le jouet de l'autre, voire éprouver la peur de devenir fou, de ne plus contrôler ses pensées), est en

5. Dans son rapport intitulé « *La névrose de l'enfant, l'expérience du psychanalyste chez l'enfant et chez l'adulte devant le modèle de la névrose infantile et de la névrose de transfert* », S. Lebovici note : « Les futurs psychopathes souffriraient d'une insuffisance d'apport narcissique primaire maternel, ce qui conforte une autre constatation également mentionnée, l'insuffisance de l'estime de soi et l'idéal du moi paternel dans la configuration œdipienne. Il y aurait ici chez la mère carence en fantasme œdipien concernant son propre père et son mari », in *RFP*, 1980, XLIV, p. 775.

6. Ey H., Bernard P., Brisset C., *Manuel de psychiatrie*, Paris, Masson, 1989.

revanche beaucoup plus fréquent au moment de l'entrée en puberté. L'emprise physiologique de la puberté semble s'étendre à la vie psychique. Le vécu émotionnel est projeté sur l'autre, dans l'autre.

L'agir transforme la réalité

Quelle que soit l'organisation psychique sous-jacente, l'agir transforme la réalité en donnant un autre cours aux choses⁷. Lorsqu'il est commis, la réalité n'est plus la même qu'avant, les données du problème ont changé. La réalité externe n'est pas déniée : elle est travaillée, modelée par l'agir qui la transforme en l'adaptant aux possibilités internes du sujet. C'est un agir⁸ qui se met au service des exigences pulsionnelles pour modifier la part de réalité qui n'est pas compatible avec ces exigences, le recours à l'agir contribuant à écouler l'afflux d'excitations dans la décharge motrice⁹.

Cette conception suppose un degré de développement suffisant du moi pour envisager une quelconque visée adaptative, degré de développement du moi qui, dans le cas de la délinquance, par exemple, fait précisément problème. La question de la transformation de la réalité et celle du degré insuffisant de développement du moi peuvent s'illustrer à propos du mensonge et du vol, lorsque l'un et l'autre deviennent des modalités habituelles d'agir.

7. On pense ici au coup d'épée d'Alexandre le Grand qui trancha ainsi le nœud gordien. Le roi Gordias qui avait fondé la ville de Gordion, en Phrygie, possédait un char dont le timon était attaché avec un nœud si complexe que personne ne parvenait à le défaire. Celui qui réussirait à dénouer le lien serait alors maître du monde (de l'empire d'Asie). Avant Alexandre, personne n'avait réussi à défaire le nœud. En le tranchant d'un coup d'épée, Alexandre résolut la question. Cet épisode de la vie d'Alexandre illustre la façon dont un grand chef militaire et politique doit agir, avec force et détermination, et finalement sans état d'âme. Si trancher ce qui ne se dénoue pas est une nécessité politique, l'indécision étant dans ce cas fatale au bon gouvernement de la Cité ou du pays, le recours à ce mode de résolution d'un problème montre également le risque qu'il fait courir au commun des mortels par son caractère brutal, impulsif, nécessairement violent. Ne risque-t-on pas de voir s'installer à nouveau la loi du plus fort ?

8. Dans « Personnages psychopathiques à la scène », 1906, in *Résultats, Idées, Problèmes*, I, Paris, PUF, 1984, pp. 123-129.

9. C'est la position qu'adopte Freud en 1895 dans « Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de « névrose d'angoisse », in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1978, pp. 15-38.

La falsification de la vérité constitue peut-être une façon d'ignorer ou de nier une partie de la réalité qui revêt un aspect déplaisant, comme si celui qui ment soumettait la réalité à des déformations qui la rendrait supportable. Cette soumission au principe de plaisir fait apparaître une régression dans le fonctionnement de l'appareil psychique. Ce mode de défense primitif contre le déplaisir menace la distinction entre réalité interne et réalité externe, le menteur pouvant alors, grâce au clivage, se mentir à lui-même et croire davantage à cette néo-réalité qu'aux reproches venant de sa conscience morale ou de l'entourage. C'est également ce principe que l'on retrouve à l'œuvre pour le vol, le voleur agissant sur le mode du principe de plaisir¹⁰. Certains adolescents empruntant régressivement un chemin, jadis arpenté dans l'enfance, ont recours à l'agir comme à une modalité particulière qui leur permettrait de traiter leur angoisse en transformant la réalité. Ce schéma trouve son origine dans la mise en acte de la décharge motrice qui emprunte le même mode primitif d'évacuation de la tension, liée à l'apparition de l'angoisse, que celui qui est à l'œuvre chez le nouveau-né. En l'absence d'image mentale (non encore constituée), le bébé répond durant son sommeil par des gestes accompagnant des éprouvés d'origine somatique. Cette agitation motrice, non encore mentalisée, tend à disparaître au fur et à mesure que le travail de représentation et le langage s'installent. Le travail de figuration qui s'élabore au cours du rêve transforme cette voie, dite courte, pour lier l'excitation somatique à des représentations mentales. Mais on peut voir dans ce qui s'ébauche ainsi pour le bébé le lien puissant qui lie acte et pensée, la motricité constituant le support de la représentation. Dans l'acte adolescent, la décharge motrice réinstaura cette voie primitive de résolution des tensions, dans un mouvement régressif, assurant ainsi l'évitement de la douleur de penser. La conflictualité psychique nécessite un certain travail de liaison entre excitations d'origine somatique et représentations mentales, puis entre représentations, les unes entrant au service d'une instance psychique, les autres s'y opposant. Le conflit psychique suppose un certain degré d'élaboration du moi, une capacité à supporter la frustration et le travail de transformation inhérent à la vie psychique elle-même qui se développe en intériorisant des excitations ou des tensions provenant de la réalité externe, somatique.

10. C'est le pont de vue que développe A. Freud en 1965 dans *Le normal et le pathologique chez l'enfant*, Paris, Gallimard, 1968.

Le recours à l'agir comme tentative de régulation des émotions

L'agir vise à l'obtention du plaisir par l'évitement du conflit interne, source potentielle de tension et de déplaisir. La magie de l'acte délictueux, par exemple, réside dans le triomphe narcissique qu'occasionne cet acte. L'obtention du plaisir de décharge surpasse, dans ce cas, toute autre considération.

L'élaboration psychique, en revanche, tire son plaisir du travail de liaison des affects et des représentations. Penser devient un plaisir à partir du moment où des liens peuvent s'établir entre des éléments épars qui n'avaient pas pu être mis en relation jusque-là, et qui, du fait de leur rapprochement, acquièrent un sens nouveau¹¹. C'est ce que l'on observe en analyse lorsqu'un patient réalise ce type de lien qui éclaire différemment une situation jusque-là énigmatique, ou source d'angoisse. Il s'agit souvent de la levée d'un refoulement qui donne accès à des contenus de pensée rétablissant le cheminement des chaînes associatives qui conduisent à la source d'un conflit. La résolution, même partielle, de ces nœuds d'angoisse et de déplaisir provoque un sentiment de libération chez le patient qui peut profiter de ce gain psychique pour la suite de son travail analytique. Mais ce travail d'élaboration suppose une capacité à contenir psychiquement le conflit, ce qui permet de l'analyser ensuite dans le transfert ; ce qui n'est pas le cas chez les adolescents recourant à l'agir. Le travail de penser suppose aussi la possibilité de lier des représentations actuelles à des traces mnésiques, des vestiges du passé qui resurgissent à l'occasion d'événements récents. Leur signification échappe précisément à la conscience du sujet tant que le présent n'est pas lu à la lumière du passé, tant que l'actuel n'est pas relié d'une façon ou d'une autre à des expériences (infantiles) antérieures. L'accès au sens de ces situations est rendu d'autant plus difficile aux adolescents en général, et aux adolescents « délinquants », en particulier, que le retour du vécu infantile est évité, parce qu'il est source de menace. Se souvenir, à l'adolescence, risque de faire resurgir le lien incestueux et parricide de l'Œdipe infantile, comme si l'adolescent faisait passer dans l'acte un éprouvé qu'il serait dangereux de se remémorer.

11. On peut penser que ce rapprochement est quasi impossible dans la psychose où de puissants clivages empêchent l'émergence du sens.

L'acte prendrait-il la place d'une pensée, d'une émotion, d'un souvenir qui ne peut s'élaborer ou est-ce la trace d'un vécu infantile traumatisant qui barre l'accès au souvenir et à l'affect de déplaisir, voire de souffrance qui resurgirait avec lui ? L'acte chez l'adolescent criminel peut avoir cette valeur économique de l'évitement du conflit interne, dans la mesure où l'objet ne semble jamais être à l'intérieur de soi mais dans la réalité externe, dans l'autre. La réalité interne étant source de menace, le souvenir étant fui, la réalité psychique se construit dans un système où la réalité externe sert d'extension à la réalité interne. C'est comme si, pour le criminel, la cause de son angoisse se trouvait dans une extériorité qui lui sert d'exutoire. Détruire cette partie, source d'angoisse, ou agir par un acte qui situe le conflit en dehors de soi dans un espace externe, constituent des modalités fondamentales du fonctionnement psychique d'un grand nombre d'adolescents criminels ; modalités fondamentales qui les protègent contre le risque d'un effondrement. Dans cette économie psychique de l'agir, l'ensemble du théâtre de la vie psychique est expulsé/projeté à l'extérieur. La scène n'est pas à l'intérieur de soi, mais à l'extérieur. La constitution d'une intériorité réfléchie, d'un en soi, ou d'un « moi », n'est pas posée comme une possibilité interne. Le conflit est agi dans le rapport avec les objets externes (externalisation du conflit) ; le sentiment d'exister est atteint au prix de cette expulsion de la conflictualité psychique, ou, du moins, c'est là ce qui est recherché par ces adolescents. On peut se demander, en effet, si l'expulsion de la conflictualité agit sur les objets externes est de nature à leur offrir la possibilité de ressentir l'existence d'une vie psychique, d'un monde et d'un espace internes. L'expulsion traduit ce mouvement propre à la pulsion qui primitivement est une poussée (*Drang*) qui tend à la recherche de satisfaction. L'accomplissement du travail de la pulsion (sa poussée) est violente, nécessitant pour chacun une élaboration mentale qui lie cette excitation (d'origine somatique) à un objet représentable (élaboration d'ordre psychique).

C'est ce même mécanisme de projection qui fait vivre à l'adolescent sa puberté comme une attaque traumatique, comme s'il en était victime, dans un éprouvé de persécution et de haine qui le pousse à se défendre contre ce sentiment. Lorsqu'il n'arrive pas à contenir ces éprouvés persécuteurs, il cherche à l'extérieur de lui un responsable (comme dans le cas d'un traumatisme réel), à se sentir victime d'un préjudice. La violence est alors éprouvée comme venant des objets externes, dans un mécanisme de nature paranoïaque

qui m'a conduit à qualifier ce mécanisme de « paranoïa ordinaire de l'adolescent » : l'adolescent projette sur l'autre des affects de haine, comme dans cette scène du film de M. Kassovitz, *La haine*, où le héros joue à être haineux ; en mimant ce personnage dans le miroir, il finit par le devenir. Il finit par se prendre pour quelqu'un qui est victime de la haine de l'autre (son image au miroir), ce qui le fonde à éprouver à son tour de la haine. L'adolescent construit sur ce mode un objet paranoïaque, signe que le pubertaire est perçu par lui comme attaque externe. Le traumatisme met en scène une causalité externe qui situe l'objet persécuteur en dehors du sujet traumatisé¹². Le montage persécutif innocente le sujet et le place comme objet de la persécution de l'autre. Un tel montage, alimenté par l'identification projective, cherche à se mettre au service du processus de subjectivation, ce mode économique de traitement de la réalité permettant au sujet d'étayer son sentiment d'existence sur les objets externes. Il est vraisemblable que les traces laissées par le traumatisme favorisent le recours à l'agir, cette modalité de résolution des tensions que met en œuvre l'agir, empruntant les mêmes voies que celles du traumatisme. La difficulté dans le travail psychique d'intériorisation que l'on observe chaque fois que l'adolescent a recours à l'agir semble répondre à ce que nous avons mis en évidence dans le travail du traumatisme. Dans les deux cas, recours à l'agir et traumatisme viennent à la place du conflit psychique, soulignant la difficulté rencontrée par ces adolescents à intérioriser, et symboliser, un conflit. Dans les deux cas, le sujet est coupé de ses émotions.

La stratégie de l'araignée

Il existe peu d'espèces animales qui, pour survivre, se nourrissent avec leur bouche, mais ne rejettent rien de ce qu'elles ont ingéré. Pourtant, cette espèce existe : il s'agit d'araignées. Elles creusent une cavité dans la terre où elles mettent leurs proies. Dans cette cavité, elles déversent leurs sucs gastriques qui pré-digèrent la nourriture, la dégradent au point de ne laisser que ce qui est ingérable sans

12. P. Gutton a consacré un texte important sur ce thème du traumatisme à l'adolescence « Le traumatisme à l'adolescence : son expérience, sa source, la vulnérabilité », in Marty F. (dir.), *L'illégitime violence. La violence et son dépassement à l'adolescence*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 1997, pp. 21-31.

reste, ce qui est nécessaire et suffisant pour survivre à la dépense d'énergie. Ces animaux ne possèdent pas d'espace interne, de système digestif, qui leur permettait d'accueillir la nourriture, de la digérer en rejetant les produits inassimilables par leur organisme. Ils n'effectuent pas ce processus interne, parce qu'ils accomplissent une opération similaire en l'effectuant en dehors d'eux. Leur fonction digestive est hors de leur espace interne.

Les adolescents criminels se comportent comme ces araignées. Ils semblent ne pas avoir d'espace interne qui leur permette de digérer mentalement l'affect menaçant, la tension ou l'angoisse. Ils mettent à l'extérieur d'eux cette tension en la faisant porter à d'autres, ou par d'autres. Le criminel a besoin d'un complice, objectif et souvent involontaire de son incapacité à gérer l'angoisse, qui deviendra sa victime dans la décharge tensionnelle de l'acte. Mais il a aussi besoin d'un autre – qui l'aide à gérer cette angoisse interne – autre qui est parfois celui qui supporte l'intentionnalité du crime, celui au nom de qui se commet le crime.

Fonction prothétique du recours à l'acte

L'acte est l'équivalent du processus de pré-digestion de l'araignée, l'autre constituant son réceptacle. Le crime et le recours à l'acte sont des modalités prothétiques. Ce sont des prothèses psychiques qui permettent à ces adolescents de continuer à vivre, à survivre aux attaques internes dont ils se vivent comme étant les victimes. L'acte, dans ce cas, est un opérateur externe qui supplée à une difficulté d'inscrire dans le psychisme des expériences infantiles, souvent vécues comme traumatiques, par ces adolescents criminels. Démunis de ces outils d'élaboration que sont les défenses et les processus de mentalisation, ils construisent leur subjectivité sur ce mode de l'externalisation des objets internes ; ils se construisent une « subjectivité externalisée ». La stratégie de l'araignée est alors l'image de l'identification projective. L'acte est ici prothèse de la pensée, et non seulement son court-circuit¹³. Mais c'est aussi une voie potentielle d'élaboration, l'autre servant d'appui au travail

13. Nous avons développé cette idée du court-circuit de la pensée qui fait relier acte et épilepsie dans un même schéma de violence interne non élaborée, dans « Hercule ou la colère des dieux », *Adolescence*, 1989, 7, 1, pp. 189-195. Nous

psychique visant au maintien de l'angoisse à son niveau le plus bas. Se sentir vivant face à la menace d'effondrement ou d'anéantissement devient possible par le recours à l'acte. C'est ainsi que l'acte, fut-il délinquant, peut devenir signe d'espoir¹⁴, appel à l'autre pour tenter de résoudre une énigme impensable, inimaginable pour l'adolescent lui-même.

Dans la clinique de l'agir adolescent, lorsque le recours à l'agir violent vient ainsi se donner comme une défense contre l'angoisse d'anéantissement, il y a souvent quelque pertinence à questionner le contexte familial dans lequel vit, ou à vécu l'enfant, l'adolescent. De fait, une tentative de compréhension du vécu pathologique de certains adolescents (voie de compréhension dans laquelle nous engage, par ailleurs, le schéma du traumatisme) révèle souvent que leur contexte familial est un univers où règne la violence, l'incestuel, voire l'inceste. C'est ce que l'on observe souvent dans les cas d'adolescents violents qui agissent pour lutter contre leur angoisse d'abandon. La puberté devient une circonstance qui permet que se produise la concordance entre la défaillance (carences affectives précoces) du milieu externe et la fragilité narcissique interne liée aux transformations/pubertaires. L'adolescent se sent ainsi doublement « abandonné » (au sens exact où A. Aichhorn¹⁵ l'entendait). Lorsque des événements traumatiques vécus dans l'enfance entrent en résonance avec l'effraction/pubertaire, ils précipitent ces adolescents dans des agirs violents. C'est ce que nous pouvons observer dans les crimes commis contre des pairs. Dans ces cas, le traumatisme/pubertaire répète le traumatisme infantile et l'adolescence ne constitue pas un temps possible d'élaboration du « traumatisme par séduction » (traumatisme/pubertaire). De fait, les carences précoces qui existent au niveau des processus de symbolisation ne permettent pas de contenir ces excitations et donnent lieu à des agonies primitives, à une détresse sans nom, impensable, avec des réactions d'empiétement liées aux interactions pathologiques avec l'environnement maternel¹⁶. Dans ce cas, il y a « traumatisme par carence ».

revenons sur cette conception maintenant pour mettre en évidence la tentative d'élaboration du conflit psychique que représente l'acte.

14. Cf. Winnicott D.W. (1967), La délinquance signe d'espoir, in *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard, 1988, pp. 1-110.

15. Aichhorn A. (1925), *Jeunesse à l'abandon*, Toulouse, Privat, 1973.

16. Cf. à ce sujet Winnicott D.W. (1964), *La peur de l'effondrement*, NRF, Paris, Gallimard, 1975, 11, pp. 35-44.

C'est le cumul de ces deux types de traumatismes (« traumatisme cumulatif ») qui peut conduire l'adolescent à avoir recours à l'agir, envisagé alors comme un mode de traitement du traumatisme et de l'angoisse qui lui est liée.

L'adolescence confronte l'enfant devenant pubère à la violence de ses éprouvés. Pour y faire face, il a habituellement recours au processus d'adolescence qui lui permet d'élaborer psychiquement des transformations somatopsychiques qui, sans ce recours, le conduisent à des difficultés psychopathologiques plus ou moins graves. C'est lorsque les émotions qui émaillent ces transformations/pubertaires, parce qu'elles sont trop violentes, ne sont pas prises en compte par l'adolescent que les risques sont les plus forts. L'adolescent aux bases narcissiques fragiles a tendance à vivre ce qui se passe en lui comme une source potentielle de menace. Pour s'en défendre, il expulse son monde interne en le projetant sur les objets externes, attribuant à l'autre la violence qu'il ne peut contenir en lui et élaborer. Le recours à l'acte¹⁷ constitue une tentative paradoxale d'appropriation subjective de ses propres émotions en les attribuant à l'autre et en attaquant l'autre pour tenter d'en finir avec ces éprouvés menaçants. Coupé de son monde interne, étouffant toute perspective d'accès à son imaginaire, tenant à distance ses émotions, l'adolescent risque de se perdre de vue et de fonctionner au plan psychique sur un mode fonctionnel et adaptatif de surface, mode favorisant l'éclosion de dysfonctionnements d'ordre psychosomatique et de décompensations plus ou moins graves. L'agir pourrait être considéré dans ce contexte comme l'expression d'une difficulté majeure d'élaboration du conflit interne ; mais, en même temps il apparaît comme une tentative de traiter psychiquement la violence interne qui le déborde. Plutôt que d'envisager une coupure radicale qui opposerait acte et pensée, nous proposons ici de considérer l'acte comme une façon, certes étrange, d'appivoiser un monde interne menaçant. Ainsi, vie psychique et vie corporelle ne sont pas deux registres qui s'ignorent mais au contraire deux

17. On peut se référer aux travaux de Florian Houssier qui a développé un point de vue très original sur ce sujet, dès sa thèse (1998), « Le recours à l'acte délictueux à l'adolescence. Fonction de la limite entre monde interne et monde externe », et dans plusieurs de ses articles, dont « Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme d'appel à l'objet », *Annales Médico-psychologiques*, 2008, 166, 9, pp. 711-716.

Freud S. (1905). Trois essais sur la théorie sexuelle. In *Œuvres complètes VI*. Paris : PUF, 2006.

Freud S. (1906). Personnages psychopathiques à la scène. In *Résultats, idées, problèmes*, vol. I. Paris : PUF, 1984 : 123-129.

Freud S. (1924). La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose. In *Névrose, psychose et perversion*. Paris : PUF, 1978 : 299-303.

Freud S. (1937). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. In *Résultats, idées, problèmes*, vol II. Paris : PUF, 1998.

Gutton P. Le traumatisme à l'adolescence : son expérience, sa source, la vulnérabilité. In Marty F. (dir.). *L'illégitime violence. La violence et son dépassement à l'adolescence*. Ramonville-Saint-Agne : Érès, 1997 : 21-31.

Houssier F. (1998). Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme d'appel à l'objet. *Ann Med-Psychol* 2008 ; 166 (9) : 711-716.

Jaspers K. (1913). *Psychopathologie générale*. Paris : Bibliothèque des Introuvables, 2000.

Lebovici S. *L'expérience du psychanalyste chez l'enfant et chez l'adulte : devant le modèle de la névrose infantile et de la névrose de transfert*. Paris ; PUF, 1979.

Michaux H. *L'espace du dedans*. Paris : Gallimard. 1989.

Minkowski E. (1966). *Traité de psychopathologie*. Paris : Les Empêcheurs de Penser en Rond, 1999.

Sami-Ali. (1977). *Corps réel, corps imaginaire*. Paris : Dunod, 1998.

Sami-Ali. *Le banal*. Paris : Gallimard, 1980.

Sami-Ali. *Penser l'unité : la psychosomatique relationnelle*. Paris : L'Esprit du Temps, 2011.

Sami-Ali. *L'impasse dans la psychose et l'allergie*. Paris : Dunod, 2001.

Sami-Ali. *Le rêve et l'affect, une théorie du somatique*. Paris : Dunod, 1997.

Sami-Ali. *Corps réel Corps imaginaire*. Paris : Dunod, 1991.

Sami-Ali. *L'impasse dans la psychose et l'allergie*. Paris : Dunod, 2002.

Sartre J.-P. (1939). *Esquisse d'une théorie des émotions*. Paris : Hermann, 1995.

Sartre J.-P. *L'imaginaire*. Paris : Gallimard : 1940.

Winnicott D.W. (1964). *La peur de l'effondrement*. NRF. Paris : Gallimard, 1975.

Winnicott D.W. (1967). La délinquance signe d'espoir. In *Conversations ordinaires*. Paris : Gallimard, 1988 : 1-110.

Table des matières

M. Sami-Ali	5
Introduction - Affect et pathologie	
François Marty	7
Agir à l'adolescence, une autre façon de penser les émotions ? Affect, émotion et pathologie à l'adolescence	
Albert Danan	21
Statut de l'affect dans les pathologies hystériques	
Sylvie Cady	37
Affect et pathologie en relaxation psychosomatique relationnelle	
Lidia Tarantini	49
Le trésor de Julie : respects des traditions et souffrance psychique	
Daniel Sibony	61
La fibromyalgie à l'épreuve de l'investigation de la psychosomatique relationnelle	
Michèle Chahbazian	81
Histoire individuelle, histoire familiale et destin de l'affect	
Leila Al-Husseini	91
Affect et allergie chez une adolescente	
Martine Derzelle	103
Que viennent chercher les douloureux chroniques ?	
Nayla Karroum	117
Les troubles psycho-affectifs chez l'enfant libanais	
Jérôme Englebert	133
Le piège du « pathomorphisme » et ses alternatives	
Bibliographie	145